



critures rebelles féministes & socialistes •
rebelles féministes & socialistes • écriture
es féministes & socialistes • écritures rebelles
istes & socialistes • écritures rebelles fém

Marie Géographie

**La balloune de l'égalité:
CRÈVERA,
CRÈVERA PAS...**

HEART ATTACK

**Le renouveau
familial**

**Sortir la musique
du sous-sol**

**CHARLOTTE ARRIVE
EN VILLE:**

**un brin de rose
dans la grisaille**

Marie-Géographie, pour la saveur du souvenir d'une chanson d'Anne Sylvestre: - Moi je dis que tu es belle, Marie Marie-Géographie. Belle comme un pays Comme un pays meurtri. . . -

Marie pour femme et **Géographie** pour notre rapport au monde: universel.

Marie et **Géographie** puisque la vie, la mort, la naissance sont marquées dans notre chair comme un itinéraire commun à toutes.

Marie-Géographie parce que nous allons tenter de refléter le pluriel mais aussi le singulier de la condition des femmes. **Marie-Géographie** . . . comme un territoire pour nos errances et nos conquêtes.

LA COLLECTIVE MARIE-GÉOGRAPHIE EST COMPOSÉE DE: Emilia Castro, Denise Genest, Marie-Thérèse Lacourse, Georgette Lebel, Marie Leclerc, Nicole McClure, Jacinthe Michaud

COLLABORATRICES POUR CE NUMÉRO:

Rédaction: Geneviève Baril-Gingras, Lorraine Bérubé, Monique Couture, Claire Deschênes, Lynda Dion, Carole Gauthier, Solanges Hudon, Sylvie Jobin, Louise Larivière, Colette Lavoie, Hélène Lévesque, Dominique Masson, Louise Poirier, Andrée Pomerleau, Francine Saillant, ainsi que les membres de la collective: Mili Castro, Denise Genest, Marie-Thérèse Lacourse et Jacinthe Michaud.

Illustrations: Elsa Labbé, Aline Martineau, Marlayne Tremblay, Andrée Vézina et Nicole McClure.

Photographies: Monique Couture, Solanges Hudon, Hélène Rochon, ainsi que Denise Genest, M.-T. Lacourse et Jacinthe Michaud; diaporama « Le laissez-passer ».

Correction des textes: Hélène Arsenault, Diane Barnabé et Marie Leclerc.

Page couverture et dernière page: Nicole McClure.

Logo et entêtes: Nicole McClure.

Maquette et graphisme: Lucie Garant.

Diffusion: Colette Lavoie, Louise Matte et Denise Genest.

Composition: PCT Composition Inc.
Impression: Imprimerie Laurentides.
Nos remerciements: Acef de Québec: prêt du local.
Dépôt légal:
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

COLLABORATRICES

Vous êtes intéressées à participer au prochain numéro? Contactez-nous, il y a de la place pour tous genres de collaboration: écriture, illustration, photographie, diffusion, finances, . . . Écrivez à Marie-Géographie, C.P. 3095, Succ. St-Roch, Québec, P.Q. G1K 6X9

ORIENTATION GÉNÉRALE

Nos objectifs de travail sont de contribuer au décloisonnement des luttes et des analyses des groupes de femmes, ainsi que du féminisme et du socialisme. De favoriser l'échange entre les groupes de femmes et les groupes en lutte pour transformer la société. Et enfin de faire des liens entre les conditions de vie et de travail des femmes.

À Marie-Géographie nous reconnaissons les *nécessités politiques* suivantes: l'organisation autonome des femmes, la solidarité entre les femmes, la solidarité avec les luttes des autres groupes sociaux opprimés, et la solidarité internationale avec les peuples et les groupes opprimés.

SOMMAIRE

PLUME REBELLE

. . . tentées par le pouvoir politique? 3

L'ACTUELLE

La longue gestation des programmes d'accès à l'égalité 4-5
À Nairobi cet été 5-6
Pour gagner du temps 7

MOSAÏQUE

Des nouvelles des sages-femmes 8-9
En campagne de financement 9

LES DOSSIERS DE CHARLOTTE HOME

Changer la ville et oser l'utopie 10 à 15



Heart Attack 16

TRIBUNE AUX FEMMES

Le renouveau familial 17-18-19
Mère et monde 20

SOLIDAIRE

Rencontre avec des féministes tout à fait remarquables 21-22-23
De l'auto-défense politique aux États-Unis 23-24



PRODUCTIONS AR'LETTE

Sortir la musique du sous-sol 25-26
Critique-atout 26

LA FOUINEUSE 27

la plume rebelle

...TENTÉES PAR LE POUVOIR POLITIQUE?

Virginia Woolf nous disait: « *Comme femme je n'ai pas de pays, comme femme mon pays c'est la terre entière* »*

Il n'existe pas un lieu dans le monde où les femmes n'ont pas de combat politique à livrer contre le pouvoir qui les opprime.

À Geneva, dans l'état de New York, des femmes en provenance de partout en Amérique du Nord partagent leur pratique des Arts martiaux. Parmi elles des féministes socialistes à l'origine d'une école de karaté pour femmes. Ensemble, elles font l'expérience quotidienne de la conscientisation contre le sexisme et l'oppression de classe.

À Toronto, la lutte pour le droit à l'avortement se situe présentement au centre de toutes les autres, soutenue par une large coalition. Mais elle doit toujours se mesurer à une opposition de droite de plus en plus sauvage.

À Nairobi au Kenya, pendant que l'ONU clôture la décennie des femmes, 13,000 femmes venues de partout dans le monde se réunissent dans un forum parallèle. Pendant deux semaines, elles partageront leur réalité, leurs conditions de vie, la lutte des femmes au centre des grands problèmes mondiaux.

Partout, à chaque occasion, les femmes sont confrontées dans leur rapport à l'État. Car quelque soit

la lutte que nous menons nous sommes toujours tiraillées quant à l'enjeu de nos revendications que nous brandissons vers le législateur. Nous attendons de lui qu'il intervienne contre la violence faite aux femmes. Nous revendiquons du gouvernement fédéral qu'il retire sa loi sur l'avortement. Nous multiplions les pressions auprès de nos politiciens-nes pour qu'ils-elles élargissent l'accès à l'avortement en permettant l'établissement des cliniques privées. Nous refusons et dénonçons les consultations bidons qui visent en bout de ligne à récupérer l'ensemble de nos luttes.

Et nous sommes de plus en plus tentées par le pouvoir politique en raison justement du pouvoir que ce dernier opère sur nos vies. La présence des femmes en politique n'est pas une question récente. C'est même un questionnement parfois déchirant. Comment quel-

ques-unes d'entre nous, issues de nos combats et portant nos préoccupations, peuvent-elles une fois portées au pouvoir infléchir la logique de la société patriarcale? Ne vaudrait-il pas mieux continuer à lutter dans les rangs des groupes de pressions plutôt que de se compromettre avec ce pouvoir-là?

Bientôt en novembre prochain, des élections municipales auront lieu à Québec et dans d'autres municipalités voisines. Dans chacun des camps, des femmes brigueront les suffrages, parfois même se feront la lutte. Quelques-unes d'entre elles ont même investi depuis longtemps les rangs du Rassemblement populaire, davantage préoccupé de faire une place aux aspirations féministes.

Dans ce contexte d'élection municipale, nous avons préparé un dossier sur la place particulière des femmes dans l'espace urbain. L'aménagement de ce territoire et l'organisation des équipements collectifs tels que les parcs et les services des loisirs font souvent fi des besoins des femmes, des enfants et des personnes âgées. À chaque enjeu électoral, mais pour un court moment, ces préoccupations refont surface dans le débat. Partout, ici comme ailleurs, les femmes cherchent à profiter de ces occasions pour que cède le pouvoir du législateur. **Vraiment, ma cité c'est la terre entière.**



* Tiré de *Trois guinées*, Éditions des femmes, 1978. Traduction libre.

L'ACTUELLE

LA LONGUE GESTATION DES PROGRAMMES D'ACCÈS À L'ÉGALITÉ

Vous sentez-vous parfois du mauvais sexe, de la mauvaise couleur de peau? Accorde-t-on plus de considération à votre galbe qu'à votre diplôme ou à votre expérience? Devez-vous faire le compromis du salaire moindre même quand vous fournissez plus de preuves de compétence que votre VOISIN? Saviez-vous que ce sentiment et ses multiples formes floues vous rendent éligible au titre de victime? Vous doutiez-vous que, si vous êtes de sexe féminin, vous faites partie des « historiquement pénalisées »? Ce bon vieux sentiment est créé par la DISCRIMINATION. Si de près ou de loin vous vous voyez concernée, installez-vous bien, car j'ai une drôle d'histoire pour vous. Prête?

L'ANNONCIATION OU LES TOURS DE PASSE-PASSE DE L'ARCHANGE JOHNSON

En l'an de grâce 1985, par une belle journée de mai, il y avait tant de femmes entassées dans la vaste salle de conférence que les vitres s'embuaient. Toutes ces femmes, futures porteuses de leur destinée, attendaient la visite de l'Archange Johnson. Les esprits chauffaient car l'attente tue à petits feux. Soudain, dans un nuage de promesses l'Archange apparut, l'auréole glorieuse. Certains coeurs cessèrent de battre, d'autres battirent plus vite tandis que le messager divin annonçait:

« Chères petites dames, en tant que ministre des bontés divines, je vous annonce la venue d'une balloune. Cette balloune dont je

suis l'engendreur sera inséminée par la seule intervention de mon cerveau gouvernant. Vous l'enfanterez dans la calme douleur de l'attente et n'aurez qu'à la porter en votre sein béni. Mais, avant tout, vous devrez attendre que je vous féconde. » L'atmosphère devint bouillonnante et des protestations fusèrent de toutes parts. Faisant fi des remous que créait son discours, l'Archange continua: *« Mais aussi, malgré tous mes efforts, ma bonne volonté et ma campagne au leadership, je vous exhorte à la patience. Car malgré mes . . . BLABLABLA . . . la salle d'accouchement n'est pas installée et enfin, malgré mes . . . BLABLABLA . . . il n'y aura pas de médecin pour assister la sage-femme. »*

Sur ce, l'Archange disparut et promit de revenir. Il laissa derrière lui une assemblée consternée car toutes ces dames n'attendaient pas l'annonce d'une miraculeuse ma-



Il y avait tant de femmes.



Soudain, dans un nuage...



Sur ce, l'archange disparut!

Illustration: Aline Martineau

ternité mais plutôt celle de la délivrance du poids de cette baloune qu'elles portaient depuis déjà trente-six mois. Elles allaient devoir prendre patience encore longtemps. Jusqu'à ce qu'une assemblée céleste se penche sur leur condition.

Le ciel aurait-il des défaillances de mémoires (!), s'exclamèrent les plus tendres. Mais, se questionnèrent les plus avisées . . .

QUE SE PASSE-T-IL DONC DANS LA CHAMBRE À ACCOUCHER GOUVERNEMENTALE?

En fait, il faut remonter à l'an de grâce 1982 pour comprendre le fin mot de cette histoire. L'Archange était venu nous annoncer la création de programmes d'accès à l'égalité et, c'est ici que la fiction devient réalité et cette histoire, une vraie histoire:

1982 — L'Assemblée nationale amende la Charte des droits et libertés afin de permettre l'implantation de programmes d'accès à l'égalité. En principe, ceux-ci auront pour effet d'améliorer les conditions de travail, de favoriser l'accès à l'emploi et de corriger la situation économique des groupes discriminés tels que les femmes, les personnes handicapées, les autochtones, les minorités ethniques et culturelles.

L'attente se fait alors cruelle. Durant trois ans, rien ne vient. Les présumés programmes ne sont toujours pas en vigueur et le Conseil des ministres reporte sans cesse la tenue de la Commission parlementaire qui doit en débattre. En mai 1985, lors de la Conférence nationale sur la sécurité économique des Québécoises, Pierre-Marc Johnson, ministre de la Justice et responsable des programmes d'accès à l'égalité, annonce que la commission parlementaire sera encore reportée. Il annonce également le retrait de l'article 86.2 de la Charte, enlevant à la Commission des droits et libertés tout

pouvoir de contrôle sur les projets de programmes soumis par les entreprises. L'implantation des programmes d'accès passe ainsi du modèle coercitif à celui du volontariat.

Automne 1985 — Un projet de règlement est enfin rendu public. La Commission parlementaire des Institutions se tient le 8 octobre et entend les représentations des groupes qui lui ont soumis des mémoires. L'adoption de la réglementation par l'Assemblée nationale dans le cours de l'automne décidera de la mise en vi-

gueur des programmes d'accès à l'égalité.

Que peut-on espérer maintenant? Le dénouement de cette histoire est à suivre. En attendant, ne serrez pas votre cœur d'amazone, car rien n'est vraiment perdu . . . ni vraiment gagné. Comme dirait l'Archange: « *Consolez-vous mes petites dames puisque nous sommes tous égaux sous le regard de Dieu. L'égalité de fait viendra plus tard. . .* »

Louise Poirier

À NAIROBI CET ÉTÉ

En 1975, année internationale des femmes, fut proclamée par les Nations Unies la Décennie des femmes. Pour clore cette décennie, se tenaient simultanément cette année, au Kenya, la Conférence mondiale avec des représentants officiels des gouvernements et, en marge, le Forum 85, vaste rassemblement de femmes déléguées de groupes de femmes et d'organismes non-gouvernementaux. Monique a participé au Forum.

Nairobi nous accueille, moderne et propre, vidée pour l'événement de ses mendiants et prostituées. Toutes Canadiennes que nous sommes, on nous a bien averties d'éviter la politique et autant que possible les gens. Grâce à une femme kenyane, dont l'ouverture et l'amabilité n'auront d'égaux que celles des autres kenyans-anes, on aura par la suite l'occasion de longer « Mathare Valley ». C'est un des plus grands et des plus sinistres bidonvilles que j'aie vu, à comparer à ceux de l'Amérique latine et de l'Asie. Quoique, bidonvilles pour bidonvilles, la misère se compare mal.

Au Forum, ça démarre tranquillement, des milliers de femmes s'inscrivent chaque jour. Plus de 13,000 arrivent de partout dont une grande partie de l'Afrique. Du Canada, il y a environ 200 participantes dont près de 80 Québécoises: des syndicalistes, des journalistes, des universitaires, des femmes d'organismes de coopération internationale et para-gouvernementaux. Toutefois,

le nombre de représentantes de groupes autonomes de femmes me semble insuffisant.


Pendant deux semaines, les femmes auront l'occasion d'échanger à l'intérieur de 1,800 ateliers et lors d'activités les plus diverses, prévues ou spontanées. Les sujets de tous ces échanges sont à la mesure des conditions de vie et des réalités vécues par les femmes, de leurs implications et de leurs luttes et des grands problèmes du monde. Il n'y avait pas de prime abord de thème central ou prioritaire. Sauf, peut-être celui de la paix qui a donné lieu à des débats ainsi qu'à des confrontations qui traduisaient l'atrocité et la complexité des conflits vécus par les femmes du Tiers-Monde.

Des ateliers portaient entre autres sur la production agricole des femmes, l'exploitation sexuelle des femmes en Asie, les femmes et le pouvoir, la violence faite aux femmes, les réfugiées, les priorités de développement et les nouvelles technologies appropriées.

Une large place a été faite aux femmes de l'Afrique du Sud, de l'Amérique centrale et aux Palestiniennes. Les femmes latino-américaines ont insisté sur l'incidence, sur leurs conditions de vie, de la dette extérieure de leurs pays et de l'importance de refuser de rembourser cette dette. « Non, les femmes ne rembourseront pas la dette avec le sang de leurs enfants », précisait Ruth Escobar du Brésil. Les dernières journées ont suscité des rassemblements sur la pelouse où les femmes de différents pays ont appuyé et exprimé leur solidarité avec les femmes du Nicaragua et d'Afrique du Sud et dénoncé l'Apartheid et l'intervention américaine en Amérique centrale.

Il n'y a pas eu au Forum de confrontation Nord-Sud comme à la Conférence officielle ou comme il s'en était produit à Mexico et à Copenhague (les deux autres rencontres mondiales de la décennie). D'abord, à Nairobi, les femmes du Tiers-Monde (ou du Sud) ont

affirmé leur présence et beaucoup échangé entre elles. Puis, de part et d'autre, féministes occidentales et femmes du Tiers-Monde, on a fait un pas. À travers nos rencontres plus fréquentes, on a appris à mieux se connaître et on comprend mieux les liens qu'il y a entre nos différentes formes de luttes. Les femmes du Tiers-Monde impliquées dans la lutte pour la survie ou les luttes de libération nationale n'ont pas repris les clichés de la propagande anti-féministe qui se fait tant à droite qu'à gauche dans leur pays, comme dans les nôtres d'ailleurs. Les féministes occidentales, s'orientant de plus en plus vers une lutte plus globale qui suppose un changement de société, étaient plus ouvertes aux formes de luttes qui s'imposent aux femmes du Tiers-Monde. D'ailleurs, les situations sont trop criantes et la conscience que les femmes ont de leur oppression et de leur exploitation, tant au Nord qu'au Sud, est trop aiguë pour que la solidarité ne s'impose pas d'emblée.

Comme l'ont suggéré Angela Davis et d'autres, si le Forum reflète l'état du mouvement des femmes à travers le monde, on pourrait affirmer qu'un pas qualitatif a été fait vers un mouvement international des femmes. Pour le moment, le plus grand acquis pour ce mouvement c'est la conscience des femmes. Mais, malgré cette conscience même, nos acquis et nos luttes, la situation économique, entre autres, s'aggrave pour nous et encore plus dramatiquement pour les femmes du Tiers-Monde. Ça aussi on l'a constaté et discuté à Nairobi. Il nous faut donc continuer d'avancer et cela, de manière urgente, pour que vraiment nos sociétés changent. Ce qui signifie qu'on s'organise davantage et mieux, qu'on renforce nos liens de solidarité avec les femmes du Tiers-Monde par des gestes concrets et qu'on se dise bien que le pouvoir, qu'on le veuille ou non, ça nous concerne. 

Monique Couture,
militante du 5e Monde



Des femmes de différents pays expriment leur solidarité avec les femmes du Nicaragua et dénoncent l'intervention américaine en Amérique centrale.

Photo: Monique Couture

POUR GAGNER DU TEMPS

Ex-décrocheuse, j'ai décidé de retourner aux études par choix et aussi grâce à l'aide morale et souvent matérielle de mes proches. Après avoir goûté à l'insécurité, à l'aliénation d'un travail de caissière dans un libre-service, de commis-vendeuse dans un grand magasin et aussi de chômeuse, j'ai fait ce choix qui est loin d'être possible pour toutes mes consœurs. Pourtant l'insécurité me ronge encore car j'ai parfois l'impression de n'être retournée aux études que pour gagner du temps. Gagner du temps, pourquoi?

En 1985, les jeunes de 16-18 ans se sentent désemparés. Les réactions sont souvent les mêmes: « Il n'y a plus rien pour nous, ça sert à rien de nous battre ». Oui, les jeunes ont peur et avec raison.

Si on jette un coup d'oeil sur les statistiques, on constate que plus de 35% des jeunes aujourd'hui n'obtiennent pas leur diplôme d'études secondaires! Cependant même si les garçons sont plus nombreux à décrocher, les débouchés sur le marché du travail demeurent plus incertains pour la jeune décrocheuse². Les filles, je le sais trop bien, paient encore plus cher la note. Pourquoi? Tout simplement parce que du fait de notre éducation toute féminine, nous sommes moins bien préparées à nous bâtir un avenir professionnel. Et même si depuis peu, nombreux sont les parents qui encouragent leurs filles à poursuivre des études, beaucoup d'entre elles espèrent encore se marier et s'occuper de leur famille à plein temps. D'autres aspirent à un travail à temps partiel pour avoir un minimum d'autonomie. Très peu sou-

haitent vraiment entamer des études universitaires et devenir professionnelles.

Le goût de l'indépendance, de l'autonomie est souvent la première raison qui nous pousse à décrocher. S'ajoutent à cela une sainte horreur des études, des illusions perdues face à un avenir incertain, des aptitudes non développées vis-à-vis des changements technologiques constants. Pourtant les possibilités qui se présentent aux jeunes décrocheuses ne sont guère réjouissantes. Ainsi, nombreuses sont celles qui se re-

trouvent dépendantes de l'aide sociale faute d'avoir trouvé un travail. D'autres plus chanceuses se dénichent de petits emplois payés au salaire minimum et deviennent ainsi serveuses de restaurants ou de bars, caissières,

commis ou vendeuses. Mais il y a pire, bien pire! Certaines, découragées, se tournent vers la délinquance et la prostitution pour pallier aux nombreuses

difficultés économiques auxquelles elles doivent faire face.

Combien y en a-t-il comme Rachel qui, après consultation chez la conseillère en orientation de la polyvalente s'est fait dire qu'elle n'avait aucune aptitude et a tout abandonné avant d'avoir complété son secondaire V? Combien y en a-t-il comme Line qui a dû abandonner ses études parce que devenue enceinte et qui, après avoir décidé de garder son enfant, n'a pu poursuivre ses études? Combien y en a-t-il comme Marlène qui, après avoir travaillé dans divers domaines, s'est retrouvée sur les bancs de l'école pour pouvoir après faire autre chose qu'un travail aliénant? Combien y a-t-il de filles qui, tout comme moi, se sont retrouvées avec un secondaire V général, non spécialisées, non expérimentées mais surtout écoeurées face à de futures études demandant un bagage de connaissances que nous n'avons pas acquis? Les cas sont nombreux et souvent bien plus dramatiques. Mais il semble bien qu'à travers le problème du décrochage, nous, les filles, demeurons encore prisonnières de nombreux stéréotypes, d'une mauvaise préparation et d'un manque d'information face aux dures réalités de la vie. Quand est-ce que cela va changer?



1. Le Devoir, 20 février 1981
2. Le Soleil, 13 juillet 1985

Illustration: Aline Martineau

MOSAÏQUE

DES NOUVELLES DES SAGES-FEMMES

Lors de la clôture du colloque organisé par le Mouvement sage-femme qui se tenait à l'Université McGill en mai dernier, le ministre Guy Chevrette se prononçait en faveur de la légalisation du métier de sage-femme. Depuis ce temps il serait devenu, semble-t-il, un peu plus tiède à la cause. . . Y eut-il lobbying de la part des corporations professionnelles, nous ne saurions l'affirmer. Mais, jetons donc un regard sur la polémique entourant cette question.

Depuis les douze derniers mois, les activités politiques, formelles et informelles concernant la légalisation de la pratique des sages-femmes vont s'intensifiant. Il y a plusieurs années que des pressions s'exercent afin que ce savoir ancestral ayant jadis appartenu aux femmes (et pour une fois il n'y a pas de controverses scientifiques sur le sujet!) soit de nouveau présent sur la scène de ce que l'on appelle, dans les milieux gouvernementaux et dans le Réseau des affaires sociales, la « périnatalité ». Déjà, au moment de son rapport *Égalité et Indépendance*, le CSF réclamait la reconnaissance des sages-femmes. C'était en 1978. Bien de l'encre a coulé depuis, mais aussi, bien des bébés sont nés, en douceur ou non. . .

Depuis le début des années '80, de plus en plus de femmes se sont donné des moyens pour apprendre l'art de l'accompagnement à l'accouchement. Les infirmières que l'on envoyait dans les colonies et les régions éloignées après une formation au Royal Victoria ou à l'hôpital St-Sacrement sont sorties de l'ombre, et elles aussi refont surface. L'Association des

sages-femmes du Québec (les sages-femmes avec une formation acquise au Québec avant 1972, ou acquise à l'étranger, et n'ayant pas le droit de pratique au Québec) et le Mouvement Naissance-Renaissance (regroupant surtout, mais pas exclusivement des sages-femmes auto-formées ou sans diplôme) sont en fait les deux regroupements existants au Québec. Ces deux regroupements se trouvent à la base du mouvement sage-femme.

Le Canada est le seul pays occidental à ne pas reconnaître légalement la pratique des sages-femmes. Pourtant, partout dans les pays d'Europe où les sages-femmes assistent 80% des accouchements, le taux de césarienne.

d'épisiotomie, de détresse foetale et de déclenchement artificiel du travail est nettement plus bas qu'au Québec. Et les taux de mortalité infantile sont inférieurs à ceux du Canada. En fait, aujourd'hui dans le monde, 75% des bébés naissent dans les mains d'une sage-femme.

Au Québec, la sage-femme a joué par le passé d'une excellente réputation. Hélène Laforce, dans le livre qu'elle vient de publier sur l'histoire des sages-femmes québécoises (1) a montré que ce n'est pas tant en raison d'une absence de qualifications qu'elle a disparu peu à peu, mais en raison d'une lutte sans merci que lui ont menée les médecins, lutte intensifiée au début du 20^e siècle.



Photos tirées du diaporama *Le laissez-passer*

Les intérêts des uns et des unes

Et le débat poursuit son cours. Car même si les sages-femmes sont fermement déterminées à exercer leur art dans les délais raisonnables mais les plus brefs possibles, la lutte ne se gagnera pas facilement. Il semble que sur ce terrain, et les hommes médecins et les infirmières défendent chacun leurs intérêts. En effet, la Corporation des médecins se trouve à l'origine d'une étude en cours portant sur la satisfaction des femmes en regard des services reçus à l'accouchement, étude pour laquelle 1,000 femmes sont interrogées. Or, les femmes qui viennent à peine d'accoucher sont reconnues comme évaluant généralement très positivement les événements qui viennent de se produire, ceci en raison des facteurs émotionnels liés à la présence du petit être cher... Nous pouvons nous attendre à ce que la Corporation proclame très haut la très grande satisfaction des femmes face aux actuels services d'obstétrique en milieu hospitalier. Il faudra donc être vigilantes.

De leur côté, fortement intéressées par le débat, les infirmières se penchent sur la formation. Cherchant actuellement des voies de sortie et d'interventions nouvelles, étant donné la position d'étranglement dans laquelle se situe cette profession par rapport aux autres professionnels de la santé, l'opportunité de la sage-femmerie leur apparaît alléchante. Et c'est ainsi que dans le discours des infirmières (qu'il vienne du Syndicat ou de la Corporation) les sages-femmes devraient à tout prix être d'abord infirmières, cela serait naturel! Pas si vrai! D'abord, historiquement les sages-femmes n'étaient pas nécessairement des infirmières, les deux professions ayant évolué indépendamment. Ensuite, dans la plupart des pays du monde, une sage-femme n'est pas nécessairement aussi une infirmière. On consent toutefois aux infirmières environ une

année de compensation au niveau de la formation. C'est d'ailleurs cette hypothèse qu'a retenue le Comité interministériel sur la formation des sages-femmes, proposition qu'a publiquement entérinée le mouvement sage-femme lors du colloque du mois de mai.

La Fédération des SPIIQ s'est de son côté lancée en juin dernier dans l'envoi d'une pétition aux départements de Techniques Infirmières des Cegep, afin d'amener les professeurs à prendre position pour une formation d'infirmière sage-femme (et non de sage-femme tout court). Les intérêts sont donc

nombreux, et le débat loin d'être clos. Il ne s'agit pas ici de refuser aux infirmières le droit de devenir sages-femmes si elles le veulent, mais de saisir que la profession de sage-femme ne leur « revient » pas naturellement comme elles semblent le croire.

Le mouvement sage-femme ne saurait à lui seul gagner la bataille: c'est aussi par l'appui massif des femmes et de la population concernée que les choses risquent d'avancer. Une façon d'appuyer le mouvement est d'y adhérer et de l'appuyer financièrement. (2)

Francine Saillant

EN CAMPAGNE DE FINANCEMENT CET AUTOMNE

La Maison des femmes de Québec est une maison d'accueil et d'hébergement pour femmes victimes de violence physique et/ou psychologique en milieu conjugal. Elle est présentement en campagne de financement pour la durée de l'automne.

Un financement, pourquoi? Parce que les subventions accordées par le gouvernement ne financent que partiellement les maisons d'accueil et que de plus, ces subventions s'avèrent de plus en plus incertaines au fil des années. C'est aussi parce que la Maison des femmes désire continuer d'assurer ses services auprès des femmes violentées de même qu'aller de l'avant dans de nouveaux projets.

Pour ce faire, elle a besoin de votre appui et de vos dons que vous pouvez faire parvenir à l'adresse de la Maison des femmes:

Maison des Femmes de Québec
C.P. 366,
Haute-Ville
Québec
G1R 2J7



Voulez-vous participer joyeusement à cette campagne? Vous êtes chaleureusement invitées à une

SOIRÉE BÉNÉFICE:



SNACK DES SORCIÈRES

**Samedi, 2 novembre
à 19h
École Joseph-François Perreault
140, chemin Ste-Foy**

Animation — Spectacle —
Danse — Déguisement libre —
Dessert et potion magique

**Prix d'entrée: 7,00\$
3,00 \$ pour les
sans-emploi**

Garderie gratuite à la Garderie
Saint-Jean-Baptiste,
460, rue Burton.

1. Laforce, Hélène. Histoire de la sage-femme dans la région de Québec. Québec, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1985.
2. Mouvement sage-femme, C.P. 129 Succ. E., Montréal, H2T 3A5, Tél.: (514) 845-3368. La cotisation de membre est de 20,00 \$, celle d'une famille de 25,00 \$, et le coût de la contribution en tant que membre de soutien s'élève à 50,00 \$.

les dossiers de Charlotte HOME

CHANGER LA VILLE ET OSER L'UTOPIE!

Ma ville n'est pas unique. Comme tant d'autres, elle s'est refait une beauté pour mieux se vendre. Peu importait le prix, tant en millions qu'en courbettes serviles devant les investisseurs, ou le progrès, ou l'automobile . . . comme vous préférez. Il y a vingt-cinq ans on disait de ma ville qu'elle se devait de rajeunir pour survivre. Elle choisit de le faire pour un de ses espaces, son centre-ville. Ce qui est gênant, c'est que le traitement subi, qu'on a appelé « rénovation urbaine », ne semble pas lui avoir réussi.

En novembre 1981, nous lisions: « Après vingt ans de grands réaménagements pourtant destinés à regaillardir le cœur de la ville de Québec, tous les intervenants (y compris les élus) s'entendent sur un point . . . et c'est là le seul consensus repérable à propos de ce dossier: le centre-ville de Québec est en danger de mort. . . Il faut le revitaliser, le réanimer, le sauver! » (Le Soleil, 3 nov. 1981). Et pourtant, les autoroutes souhaitées, les édifices à bureaux, les tours d'habitation et les hôtels de prestige, les stationnements et les touristes l'ont envahi . . . alors pourquoi ma ville se dessèche-t-elle?

Peut-être parce qu'une ville ça ne se vend pas, mais que ça se vit. Et pendant le temps où ma ville s'est refait un nouveau visage en misant sur sa rentabilité, sa vie lui a échappé. Sa vie, elle passe par ceux et celles qui l'habitent. Ses enfants, de plus en plus absents. . . Ses femmes âgées, nombreuses mais combien discrètes. Et moi, quelles conditions de vie me fait la ville?

3 milliards 600 millions d'urbains!

En l'an 2000, la proportion urbaine-rurale de la population mondiale (six milliards d'individus) sera de l'ordre de 60% dans les villes contre un peu moins de 40% dans les régions rurales. Dans les pays industrialisés dont nous sommes, le rapport sera de 80% d'urbains pour 20% de personnes résidant en milieu rural.¹

Pourtant, en Amérique du Nord, le phénomène urbain est récent. Il y a à peine 200 ans la ville naît dans le sillon tracé par la révolution industrielle qui marquera le 19^{ième} siècle. Sauf pour Québec organisée dès les débuts de la colonisation sur le modèle de la ville traditionnelle européenne.

M.-T. L.



Photo: Hélène Rochon



1. Données de G. Robert, « L'explosion urbaine dans le monde », dans Le Devoir du 17 août 1984, p. 7

**ÉLECTIONS MUNICIPALES...
ÉLECTIONS MUNICIPALES...
ÉLECTIONS MUNICIPALES...**

Québec, Sainte-Foy, Montmagny, Loretteville, Lévis, et plus de 900 autres municipalités seront en élections en octobre et novembre prochains. Ces élections municipales se particularisent par leur forte incidence urbaine: 50 localités au Québec engloberont 1,3 millions d'habitants.

M.-T.L.



Les femmes dans la ville de Québec . . . en 1981

	Nombre de femmes	% de la population totale	% de femmes de 55 ans et plus
Ville de Québec	89,245	53,7%	16,9%
Québec région métropolitaine	298,290	51,8%	9,9%

Données construites par Dominique Masson, du Groupe de recherche sur les équipements collectifs, Dépt. sc. politiques, UL, 1985.



NOUS VIVONS PRESQUE TOUTES LA VILLE

Il n'y a pas si longtemps déjà qu'elles sont parties de leur campagne natale, filles de familles trop nombreuses ou de terres trop pauvres, vers les centres urbains de Québec et de Montréal où l'industrie et le commerce se développaient. Pour elles, la grande ville possédait ce caractère un peu magique et fascinant. Des possibilités nouvelles s'ouvraient, enfin. Mouvement, rencontres, emploi, af-

franchissement de la tutelle du père. . . Toutes ne trouvèrent pas le paradis dans le travail sous-payé des filatures, le bruit et les odeurs des usines, les logements trop petits et insalubres des quartiers populaires. Mais les femmes avaient commencé à vivre la ville: à s'installer de plus en plus dans le cadre de vie et de travail d'une organisation sociale capitaliste.



Photo: Hélène Rochon

Pour le meilleur ou pour le pire

Travailleuses, étudiantes, sans emploi, femmes au foyer: nous vivons presque toutes, à des échelles différentes, la ville. Profitant de ses possibilités de loisirs, d'éducation, d'activités culturelles, d'emploi rémunéré. Profitant de la diversité de ses facettes, des contacts multiples qu'elle permet, de la liberté qu'elle accorde à l'expression des marginalités. Mais peut-on dire que nous y avons gagné ce petit paradis tant désiré par les premières urbaines?

La pollution, le bruit, le béton, le manque d'espaces verts ont fait fuir celles d'entre nous qui le pouvaient vers les banlieues. La meilleure qualité d'environnement qu'on y retrouve se paie cependant très cher. Le prix d'une voiture ou de celui d'être à la remorque des déplacements du conjoint. Ou alors le prix d'une dépendance envers des transports en commun dont le service n'est vraiment adéquat qu'aux heures de pointe. Le prix aussi de longs trajets et d'une gymnastique épuisante entre la maison, le travail, l'école, les centres commerciaux et de services. Car le zonage unifonctionnel* des banlieues rend fastidieux les déplacements requis pour l'accomplissement des tâches domestiques. Et plus lourde encore est la double journée de travail pour les femmes ayant conservé un emploi demeuré, lui, le plus souvent au centre. Pour les autres, c'est l'isolement. Tantôt bien vécu, tantôt mal. Les occasions de sorties sont rares, les emplois à proximité quasi-inexistants. Et où ferait-on garder les enfants? Et vers qui se tourner si le conjoint devient violent? Ou tout simplement pour parler?

Notre milieu de vie, et pourtant...

De leur côté, d'autres femmes sont demeurées au centre-ville, ou ont décidé d'y habiter. La vie au cœur des activités urbaines, le charme

des quartiers anciens, tout cela peut avoir beaucoup d'attraits. Mais pour la plupart des femmes, ce « choix » se pose beaucoup plus en termes de réponse à des contraintes économiques. C'est pourquoi on retrouve un nombre élevé de femmes seules, salariées ou en quête d'emploi, de femmes chefs de famille et de femmes âgées dans les quartiers proches du centre des villes.

Les femmes occupent encore les couches les moins bien rémunérées de la hiérarchie des postes de travail. Elles composent la majeure partie de cette population classée « sous le seuil de la pauvreté » ou « à faible revenu ». Et bien sûr, les logements sont moins chers au centre... bien qu'ils dévorent chaque année une part de plus en plus importante de notre revenu. Bien que sans cour arrière, parfois mal chauffés, mal insonorisés, trop petits ou situés dans l'axe des gaz d'industries polluantes, ou près d'artères commerciales bruyantes. Mais il y a la proximité des services publics, des commerces, des loisirs: Les horaires ne conviennent pas toujours, ni les activités. Ils ne sont peut-être pas à distance de marche, mais... on s'arrange. Et puis il y a des garderies, encore qu'en nombre insuffisant** et souvent chères pour nos faibles moyens. Des espaces verts, des parcs aussi... en petit nombre et accessibles à certaines heures (le jour de préférence) et (ou) à condition que l'on sache décourager les harceleurs et éviter les violeurs potentiels.

Notre « cadre de vie » est un des terrains où se manifestent les contraintes qui nous sont propres, liées à notre condition de femmes dans la société. C'est non seulement sur ce terrain, mais également par lui que nous vivons les facettes les plus quotidiennes de notre oppression.

Dominique Masson

LES FEMMES ÂGÉES DE MA VILLE

Un arrêt d'autobus. Des femmes attendent, debout. L'été quelquefois des bancs pour s'asseoir. L'attente est parfois longue, trop, souvent. L'hiver on se gèle les pieds. Des têtes blanches. Le matin. L'après-midi. Des sacs lourds pèsent au long des bras. Des dos voûtés. L'autobus arrive. Les marches hautes à gravir. L'autobus démarre en trombe. Les mains un peu tremblantes ont peine à se retenir aux tiges de métal, les pieds mal assurés à se rendre au premier siège libre. Vraiment, je suis sûre que l'autobus maltraite les femmes âgées de ma ville...

C'est ce que j'avais en tête lorsque j'ai rencontré Marie-Paule Laliberté-Rioux, de la paroisse Saint-Coeur de Marie, et Yvonne Boily dans le quartier Saint-Jean-Baptiste. Et elles m'ont prise par surprise! Leur laissant la parole, elle m'ont dit du bien de ma ville et de ses autobus. Je n'ai pas su leur poser les bonnes questions? Je crois plutôt que comme nous toutes, elles se sont adaptées aux conditions de vie qui leur sont faites. Elles s'identifient à leur milieu environnant et finissent par le voir avec bonheur.

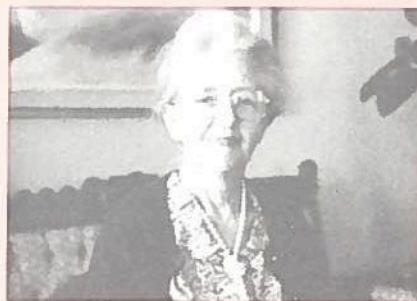


Photo: M.-T. Lacourse

Marie-Paule Laliberté-Rioux

Marie-Paule Laliberté-Rioux a 80 ans qu'elle porte avec la passion éveillée de celle que tout intéresse. « Je suis née dans un petit village de 3,000 habitants, à Warwick dans les Bois-Francs. Au village, nous enviions la vie en

* De vastes espaces y sont consacrés uniquement à l'habitation. On y retrouve très peu de commerces et peu de possibilités d'emploi.

** En 1981, 47,5 % des femmes qui travaillaient avaient un ou plusieurs enfants de moins de six ans.

ville. À cause des concerts, des conférences; nous pensions que ça devait donc être intéressant et amusant de vivre en ville. Mais je me suis rendu compte aussi que dans mon petit village on pouvait sortir, aller à un concert à Sherbrooke, venir à Québec, et nourrir sa vie intellectuelle, culturelle. La personne âgée peut être très isolée, en ville comme ailleurs. Elle se sent seule d'autant plus que l'organisation communautaire est déficiente. Autrefois on vivait dans la famille, chez un des enfants. Maintenant les enfants sont pris par toutes sortes d'organisations.

Yvonne Boily, toute calme dans ses 67 ans, est née à Saint-Étienne de Lauzon et vit dans le quartier Saint-Jean-Baptiste à Québec depuis 30 ans. Elle y a élevé ses deux enfants. « J'aime beaucoup la place, je ne changerais pas, même si je ne participe pas à tout ce qui se passe. Je préfère rester chez-moi. » Et le transport en commun? « J'utilise assez fréquemment l'autobus. On ne paie pas aux heures creuses. Alors c'est sûr que je suis contente, pour mes déplacements dans la ville. Lorsque je me promène à pied je n'ai pas vraiment peur des voleurs, mais je ne me promène pas le soir. Je prends un taxi. Il y a des endroits plus inquiétants où je ne vais pas attendre l'autobus. Au Carré Jacques-Cartier, sur le coin de la rue D'Aiguillon. »



Yvonne Boily

Photo: M.-T. Lacourse

La ville rend indépendante

La ville est-elle un milieu humain? Marie-Paule y croit. « Il y a énormément d'ilots très humains et c'est précieux. Il y a plus de mixage entre les classes sociales. »

Yvonne Boily connaît les gens de son quartier. « Je crois que c'est une garantie de sécurité. On peut rendre service au besoin. Mais je n'aime pas aller tout le temps chez la voisine. » Marie-Paule raconte une expérience vécue à Saint-Lambert près de Montréal. « Un monsieur, à la retraite, a organisé sa rue. Avec d'autres personnes, il a visité toutes les familles, ils ont appris à se connaître. C'est fantastique ce que ça a donné. Parce que la vie est certainement plus anonyme en ville que dans un petit village. Même si on ne fréquente pas comme amis les gens, on les connaît. Je pense que dans les quartiers défavorisés il existe plus de voisinage, parce que dans les milieux éduqués on reste sur ses tranchées, on se suffit plus à soi-même. »

« Ce que j'aime de la ville, c'est la facilité de déplacement. Les espaces verts ça a moins d'importance, que d'être plus près de tout. La vie ici nous rend indépendant.

LA VILLE DE MES ENFANTS

Est-il si inconvenant de vouloir associer les enfants et la ville? . . . J'entends d'ici les objections. La ville est dangereuse, sale, l'air y est pollué. La ville ne connaît plus la nature. Les automobiles y font

Le plus difficile, c'est le bruit », de confier Yvonne Boily.

Pour Marie-Paule Laliberté-Rioux, « ce qui me plaît, c'est la sollicitation de toutes sortes de choses stimulantes. Les problèmes, ce sont le bruit, le manque de courtoisie des automobilistes, pour les personnes âgées particulièrement. La difficulté pour les femmes de sortir seules le soir. »

Si Marie-Paule et Yvonne apprécient la vie en ville ce n'est certes pas sans tracasseries et sans peurs. Et ce n'est pas que la ville soit si bonne pour ses femmes âgées. Mais l'âge ne joue-t-il pas justement un rôle de conciliateur. . . Se battre, oui, mais vivre sereinement aussi! Et ma ville en profite.

Chaque jour. Des femmes. Des autobus. Des doigts tremblants qui s'agrippent. La volonté de ne pas rater la correspondance. . .

Marie-Thérèse Lacourse



Photo: Hélène Rochon

Par la faute d'un enfant!

Vous avez peut-être déjà vécu une situation où, « par la faute d'un enfant » vous vous êtes trouvée dans l'obligation d'entrer en contact avec votre milieu. Les exemples ne manquent pas. La garderie de quartier mise sur pied par des adultes dont les enfants ont besoin du service. Le comité d'école où échoue un parent soucieux de l'éducation de ses enfants, et qui se retrouve avec d'autres à planifier l'aménagement de la cour de l'école. Le parc de jeux dont la rumeur veut qu'il soit éliminé, ce qui suscite la colère des résidents voisins, lesquels s'organisent en comité de survie d'un espace vert. Force nous est d'adresser la parole au voisin, lorsque les enfants partagent les mêmes jeux et territoires. . . Somme toute, les enfants sont des provocateurs!

Voilà l'un des éléments, efficace, de socialisation des adultes. Très souvent l'adulte se sensibilisera à son quartier dans ses équipements de loisirs, d'éducation, de santé, comme dans ses dangers potentiels, lorsqu'un enfant lui servira d'intermédiaire. Sans en avoir l'air, les enfants amènent les adultes à se confronter à leur milieu, à se rencontrer, à discuter, à intervenir.

Une garderie tenace

Les revendications que les adultes conduisent au nom du bien-être des enfants, s'inscrivent au bilan positif de la ville, particulièrement lorsque ce sont des milieux urbains détériorés qui en font l'objet. Je vais vous rappeler l'histoire d'une garderie, qui a tenu tête aux démolisseurs et qui a permis que survive le coeur de ma ville.

C'était en 1975. La garderie coopérative St-Jean-Baptiste, réfugiée dans les locaux désaffectés de l'ancien couvent des soeurs du Bon-Pasteur, se voit remettre par le nouveau propriétaire (le ministère des Travaux publics) un avis d'expulsion. Le projet « d'acropole » que caressaient les gouvernements municipal et provincial de l'époque pour ce sec-



Photo: Solanges Hudon

teur de la ville, nécessitait le bulldozage propre et complet de la « colline », pour faire place à la Culture (Grand Théâtre), et au Tertiaire (Complexe gouvernemental « G », « H », « Justice », etc).

N'ayant pu trouver à se reloger dans un site comparable (les enfants avaient accès à un jardin « miraculeusement » conservé), les membres de la garderie refusèrent de partir. Il y eut occupation des lieux. Ce qui au départ se présentait comme une bataille pour conserver un local, prit une ampleur qui plaça la garderie au coeur du débat sur l'utilisation de l'espace appelé « Colline parlementaire ».

Un sursis fut accordé au vieux couvent. Demeurés debout en dépit des projections d'aménagement des planificateurs urbains, la réanimation de ces bâtiments vétustes devint l'enjeu des années qui suivirent. Récupérés et occupés un à un par des coopératives d'habitation, dont quelques-unes à caractère familial, les vieux bâtiments sont devenus les lieux d'un quotidien urbain qui refuse de mourir, malgré les difficultés qu'il rencontre.

Tout ça parce que des enfants jouaient dans un parc merveilleux, oublié, sur une « colline » où il ne restait de vie que le passage rapide de fonctionnaires indif-

férents. . . Tout ça parce que des adultes ont eu à coeur de se mêler des affaires des enfants! Ceux-ci permettent aux grands de briser le cercle d'un préjugé, celui qui les enferme dans une vision de la ville où, comme adultes, ils doivent se contenter de la supporter. Transformés en Don Quichotte, ces adultes se font les défenseurs d'une ville qui ne soit pas uniquement faite d'édifices à bureaux, de voies rapides, d'hôtels luxueux.

Des adultes en manque d'imagination

Pourquoi ne pas récupérer le mythe que représentent les enfants, dans la tête des adultes, en faire une réalité et l'appliquer à la ville? Pourquoi les mots air pur, nature, calme, sécurité, espace vert, jeu ne viendraient-ils pas caractériser ma ville?

Il faut sortir l'association enfants et qualité de vie de l'imaginaire des adultes. Dans le Lexis de Larousse le mot imaginaire signifie: « Qui n'existe que dans l'esprit, qui ne correspond pas à la réalité. » C'est souvent dans ce domaine de l'imaginaire que les adultes vont puiser les arguments d'une discussion, ou encore les justifications des décisions qu'ils prennent. Parfois cet imaginaire leur servira d'écran pour masquer les raisons véritables qui les font agir.

Comme exemple, le raisonnement suivant, cher au coeur de bien des grandes personnes: les familles ont besoin de conditions de vie permettant le développement harmonieux des enfants. Or, constatant que la ville ne peut offrir aux familles ces conditions de vie, nous amènerons les enfants vivre et jouer ailleurs. Nous les protégerons ainsi des maléfices de la ville.

Les planificateurs vertueux des années soixante n'ont pas échappé à ce raisonnement. Appuyés par des études savantes, ils en vinrent à la conclusion que ma ville n'offrait pas à « une grande partie de sa population des conditions de vie saine, en particulier aux enfants. »⁽³⁾ Puisant dans leur bonne conscience d'adultes avertis à l'égard des besoins des enfants, ils évaluèrent que les fortes densités, la qualité douteuse de l'habitation de certains quartiers, la circulation automobile intense, les conséquences nuisibles de l'activité économique (fumée, odeurs, bruits) créaient des conditions impropres au maintien d'une population familiale.

C'est dans leurs recommandations qu'ils perdirent pied, incapables qu'ils furent d'inscrire, dans le grand réaménagement de ma ville, les conditions lui permettant non seulement de regarder passer des enfants-touristes mais de les voir grandir dans ses rues. Les enfants, comme réalité urbaine, furent renvoyés dans l'imaginaire des planificateurs — certains diront dans les banlieues — au profit d'une population d'adultes rentables. Et les enfants et leurs familles quittèrent ma ville, emportant avec eux une qualité de vie dont les adultes, semble-t-il, peuvent se passer.

Oser l'utopie

Pourquoi? Pourquoi craindre à ce point que les enfants réinvestissent la ville? Serait-ce que ça obligerait les grandes personnes à faire preuve d'imagination, à réinventer leur quotidien, à ne plus voir la ville comme une mar-

chandise, à ne plus la vendre?

Mais il n'est peut-être pas trop tard pour ma ville. Peut-être pourra-t-elle échapper au cul-de-sac que lui réserve une population urbaine composée essentiellement de vieillards et d'adultes, même rentables! Peut-être que la ville inutile, la ville complice du quotidien, la ville projet, celle des enfants, est encore possible pour les grandes personnes. . . À condition toutefois qu'elles osent l'utopie, aujourd'hui, avant que leur ville n'ait atteint le point de non retour. . .

Solanges Hudon

CHANGER LA VILLE POUR CHANGER LA VIE

Changer la ville pour changer la vie? Oui. Mais s'agit-il de permettre aux femmes une intégration plus « harmonieuse » dans le monde du travail capitaliste salarié en augmentant le nombre de garderies, en améliorant les transports, en décentralisant les lieux d'emplois? S'agit-il seulement, en revendiquant des parcs, des espaces verts, de meilleures conditions de logement, d'amener le calme et l'oxygène de la banlieue au centre-ville? Changer vraiment la vie signifie plus que cela: cela veut dire changer les rapports sociaux qui fondent notre oppression, en tant que femmes et en tant que personnes.

Alors changer la ville? Oui mais de façon à en finir avec les tâches domestiques non partagées, avec l'exploitation dans le travail, avec la violence, la dégradation de l'environnement, les atteintes à notre intégrité, et avec cette course effrénée à la consommation qui menace déjà notre existence sur cette planète.

Comment? Une voie se dessine, à travers les expériences du logement et du travail coopératif, des garderies, laveries, cuisines, jardins, transports communautaires gérés collectivement.

Par exemple, dans mon quartier je connais des adolescentes nourries à toutes les sauces. Le lundi, dîner préparé par le père d'Emmanuelle; le mardi c'est Hélène, la mère de Marie-Claude, qui met la table. Les mercredi, jeudi et vendredi voient à leur tour décors et menus varier.

Des filles et des garçons qui se partagent leurs parents. Des pères et des mères qui au lieu de préparer un repas pour deux, le font pour six, et se trouvent libres les quatre autres jours de la semaine. C'est déjà ça la vie communautaire à l'échelle du quartier.

Autre exemple: le Parcatou de Limoilou. Un espace vert en lieu et place de vieux garages et de hangars vétustes. Les citoyens habitant le triangle formé par les rues de la Carnardière, 3^{ième} Avenue et 8^{ième} Rue, ont aménagé cet espace à leur goût et pour leurs besoins. Désormais les enfants y trouvent jeux, balançoires et amies-s. Les parents, la sécurité (plus de danger de feu ou de rôdeurs), la quiétude et les rencontres entre voisins.

Dans le quartier Limoilou il existe d'autres comités de ruelle. Les gens s'organisent, souvent partagent les frais, pour améliorer leur environnement immédiat: éclairage de la ruelle, stationnement d'hiver, marché aux puces, fête à l'occasion de la Saint-Jean, épluchette de blé d'inde, etc.

Ainsi c'est dans nos projets, leur élaboration, leur réalisation, que nous réussirons à instaurer de nouveaux rapports et à vraiment changer la vie. Le réaménagement plus humain et collectiviste de l'espace urbain dans lequel nous vivons ne peut être absent de notre projet de société.



3. Le logement à Québec, Tome 1, Recommandations, Rapport de la Commission d'Enquête sur le Logement de la Cité de Québec (Rapport Martin), Québec, 1961, p. 5

HEART ATTACK*

Le tremblement perceptible de sa voix. Ludvine se tient droite dans l'ombre de la porte, son mari n'a pas le temps, demain une autre fois. Ludvine, il connaît par cœur la plainte de sa femme, elle est fatiguée, qu'elle se repose, il a du travail et ne veut pas être dérangé. Ludvine sait cela, mais ce soir, il répète qu'il ne veut rien entendre, toujours la même rengaine, il finira par ne plus sentir. Ludvine est pâle, dans son gilet de jersey et son pantalon à taille élastique, elle rentre sa poitrine trop grosse, roucouler, se faire, ne plus bouger, elle reste là, gêné par sa présence, il lève à nouveau un regard sur cette femme au visage gonflé par la fatigue, il va parler, elle n'aura pas le force de lui répondre, elle s'avance vers lui jusqu'à frôler le dossier de la chaise avec son ventre bond, comme elle ouvre la bouche au flot de nourriture défilé pour se répandre sur la tête étolément figée de son mari. L'homme ému par l'odeur trop forte et la tiédeur du ferment de sa femme s'évanouit, l'homme submerge bientôt suffoque l'odeur trop forte et la tiédeur du ferment de Ludvine, il meurt, un bruit de sirène, l'odeur septique d'un hôpital, le bruit des cloches, Ludvine regagne seule sa maison silencieuse, demain il faudra repeindre les murs de la maison.

Lynette

* Crise du coeur

TRIBUNE aux FEMMES

LE RENOUVEAU FAMILIAL

Ces dernières années, les femmes ont porté leur lutte jusqu'au cœur de leur maison. Avons-nous marqué des points dans le partage des tâches domestiques? C'est ce que laisse entendre une enquête récente menée par Vinet, Dufresne et Vézina: «*La condition féminine en milieu ouvrier*». Dans le premier numéro de MARIE GÉOGRAPHIE, on reprenait certaines des conclusions de la recherche, conclusions qui étaient interprétées comme le signe de l'émergence de nouveaux rapports homme/femme dans la famille, du moins en milieu ouvrier. Ayant travaillé trois ans dans une usine de vêtements, je demeure sceptique sur l'ampleur des changements survenus.

Sexisme en milieu de travail

En milieu ouvrier, les femmes qui tiennent un emploi similaire à celui de leur conjoint, avec un revenu équivalent, bénéficieraient d'un partage plus égalitaire des tâches domestiques. Leur situation de travail et familiale forcerait la reconnaissance de leur apport au ménage.

Le regard posé sur la façon dont les ouvriers perçoivent le travail de leurs compagnes en usine demande à être nuancé. Les relations entre travailleurs/travailleuses y seraient-elles dénuées de sexisme? Depuis quand?

La réalité du travail en usine, pour ce que j'en connais, a un sexe. Dans les usines de la Beauce, où je travaillais à la même époque où s'est menée la recherche, les travailleuses n'avaient pas accès à certains postes traditionnellement réservés aux hommes, tels l'emballage, le taillage et bien entendu, à aucun des postes d'ouvriers spécialisés.

Généralement, les femmes n'étaient pas soumises au même rythme de travail que les hommes: aux hommes le travail payé à l'heure, aux femmes le plan boni. C'est d'ailleurs «*grâce*» au travail à la pièce, en maintenant une cadence folle, que nous réussissions le plus souvent à gagner un salaire équivalent à celui des hommes. Nous n'avions pas droit non plus au même traitement de la part des grands boss — des hommes — qui étaient davantage portés à la négociation avec les travailleurs de l'usine alors qu'ils ne se gênaient pas pour user de terrorisme psychologique et physique à notre endroit: menaces, cris, coups de

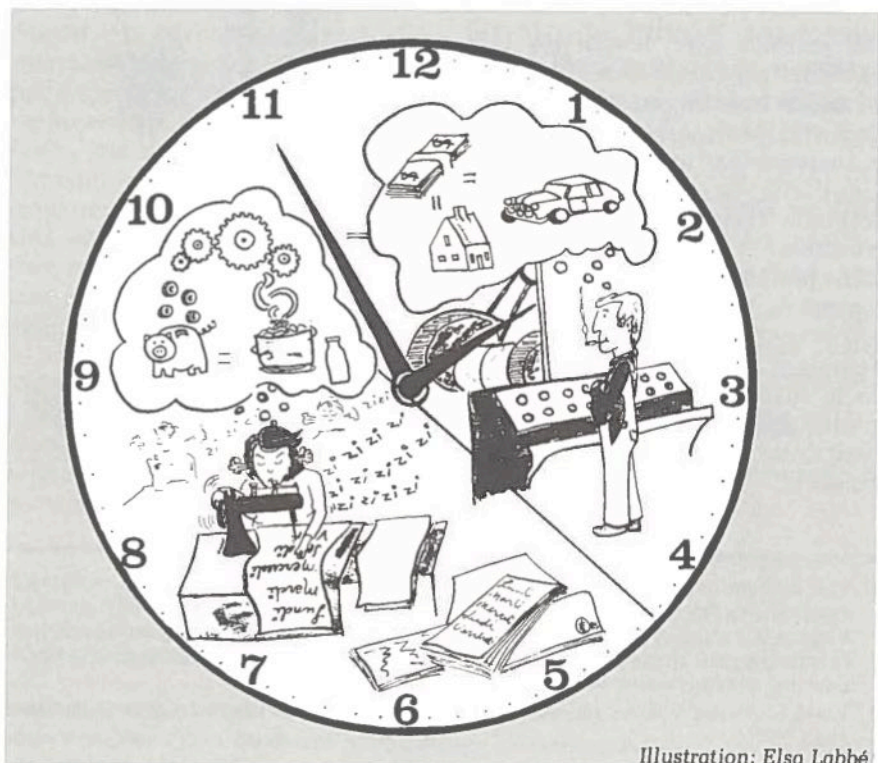


Illustration: Elsa Labbé

poings sur la table. Les jobs des hommes étaient au bout du compte moins stressantes, moins fatigantes et plus valorisées.

On s'explique bien, dans ce contexte, que nos compagnons de travail aient été peu sensibles à nos conditions et peu disposés à lutter conjointement avec nous pour les améliorer. N'étions-nous pas, à leurs yeux, des travailleurs de seconde zone? Pas étonnant que les femmes se soient montrées peu intéressées à participer aux réunions syndicales parce qu'elles trouvaient, entre autres, que les dirigeants syndicaux manifestaient peu d'intérêt pour leurs conditions de travail et les problèmes qui leur étaient propres.(1)

Peut-on penser que les femmes ont le même rapport au travail que les hommes alors que, de façon générale, elles invoquaient (et invoquent toujours) leurs obligations familiales et le fait que les réunions se tiennent à des heures qui ne leur conviennent pas pour expliquer qu'elles ne peuvent y participer? Combien d'hommes justifieraient leur absence aux assemblées syndicales par le fait qu'elles se tiennent tout de suite après le souper, à l'heure où il y a tant à faire à la maison?

Les femmes avec lesquelles j'ai travaillé gagnaient sensiblement le même salaire que leur mari, c'est vrai. Mais, elles consacraient la majeure partie de leur revenu à apporter des améliorations au domicile conjugal, à acheter des meubles et appareils électroménagers, à habiller les enfants et à payer la gardienne. Leur chum, lui, investissait pour l'avenir en devenant l'unique propriétaire de la maison ou de l'auto de la famille. L'affectation des revenus avait donc, elle aussi, un caractère sexué.

Derrière des chiffres ronflants . . . la réalité du partage

Les tâches ménagères sont complexes, diversifiées et vont de l'entretien de la maison et des vêtements à la préparation des aliments en passant par les courses et les tâches organisationnelles. Lorsque dans certaines enquêtes — comme c'est le cas de celle de Vinet, Dufresne et Vézina — pour faciliter l'exercice de comptabilité, on « oublie » certaines tâches domestiques, le résultat final, c'est la distorsion de la réalité. Quelques exemples suffisent à nous faire voir tout le travail demeuré alors dans l'ombre: l'entretien des vêtements ne peut se résumer au lavage et au repassage, de même que l'entretien de la maison fait référence à bien davantage qu'à l'époussetage, au lavage de plan-

chers ou à passer la balayeuse. Finalement, le magasinage (achat de biens et de services pour la famille) que les ouvrières disent être leur principale activité sans le conjoint est considéré comme un loisir et non comme une tâche domestique. Que voilà un loisir utile pour la famille!

Dans le partage des tâches, on s'aperçoit que les maris optent majoritairement pour la vaisselle, le lavage des planchers et le marché. Mais encore là, ils assument rarement seuls l'une ou l'autre de ces tâches, il s'agit plutôt « d'une responsabilité conjointe difficile à préciser ».(2)

Si le conjoint prend le linge à vaisselle deux ou trois fois par semaine, si les fins de semaine il donne congé à sa femme et prépare quelques repas, il peut facilement être réputé avoir participé



Illustration: Elsa Labbé

1. Voir à ce propos les résultats de l'enquête menée par les auteurs de la « *Condition féminine en milieu ouvrier* ». Dans mon syndicat, les femmes ayant de jeunes enfants étaient absentes des réunions syndicales, seules y participaient les ouvrières n'ayant pas ou plus la charge d'enfants en bas âge. Une solution originale (sic!) avait été trouvée par les directions syndicales pour contrer la démobilisation: le tirage de prix de présence. C'était le bingo (activité de loisir de premier plan pour les femmes) au service du syndicalisme, quoi!
2. Vinet, Dufresne, Vézina, *La condition féminine en milieu ouvrier*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982. 222 p.

aux travaux domestiques. Les maris font souvent le marché (peut-être à partir d'une liste d'épicerie dressée par la conjointe) mais dans 50% des cas, les femmes assument seules la préparation des repas et, dans 2/3 des familles, elles voient seules à l'entretien des vêtements.(3) Deux activités contraignantes et qui ne souffrent pas d'attente. Il faut bien manger trois repas par jour alors que le marché et l'entretien du plancher ne requièrent pas une contribution quotidienne et permettent une plus grande flexibilité dans l'horaire de travail.

Durant les trois années où j'ai travaillé en usine, j'ai entendu souvent mes compagnes se plaindre de leur double journée de travail et excuser leur mari — trop fatigué, trop gâté par leur mère ou tellement gauche dans les travaux d'intérieur — pour, à la fin, s'attendrir sur les efforts, réels sans doute mais nettement insuffisants, de leur chum. Refusant de vivre sur un pied de guerre, elles en arrivaient à se contenter d'avoir un mari qui se ramasse, participe à l'occasion à certaines tâches et « s'occupe » des enfants. Que conclure alors quand 80% des ouvrières se disent satisfaites de la participation du mari aux tâches domestiques?(4)

Et si nous avions intériorisé une division sexuelle du partage domestique . . . même à notre corps défendant. Ne serait-il pas plausible que certaines tâches nous apparaissent comme relevant de la compétence masculine et que, victimes de l'expertise que nous y avons développée, les autres nous semblent relever davantage du savoir faire féminin? Partant de là, une aide ponctuelle prend vite des allures d'un partage à peu près égalitaire des tâches.

Les enfants: une co-responsabilité?

On nous dit que les ouvrières peuvent compter sur une participation remarquable de leurs conjoints dans l'éducation et les soins quotidiens apportés aux enfants ce qui, à coup sûr, représenterait une modification importante des rôles sociaux.(5)

Mais tout d'abord soyons clairs, s'occuper des enfants le samedi pendant que maman travaille à la maison, magasine, ou les amuser à l'heure de la préparation des repas est sans doute plus satisfaisant que d'inverser les tâches ou de tout faire en même temps (ce qui est le lot des femmes bien souvent).

Si les ouvriers dont les conjointes travaillent en usine sont si près de leurs enfants, je m'explique mal que, durant les périodes de chômage des maris, c'était loin d'être évident pour les femmes ouvrières de mon entourage que leur conjoint consentirait à garder les enfants « à la journée longue ». Pourtant, quand elles se retrouvaient au chômage la question ne se posait pas. Elles reprenaient invariablement leur place au foyer.

Statistique surprenante: 45% des ouvrières rapportent que le conjoint s'occupe aussi bien qu'elles de leurs enfants malades.(6) Aussi bien, mais peut-être pas aussi souvent puisque d'autres études nous rappellent que si la maladie des enfants compte pour 15% des motifs d'absence au travail des femmes, les hommes n'y font référence que dans 2% des cas.

Dans les situations d'urgence, les hommes consentent volontiers à rencontrer les profs de leurs enfants. Faut-il en déduire qu'ils assurent le suivi scolaire, pas mal

plus exigeant? Je ne crois pas. D'ailleurs, la rencontre avec le prof peut à certains égards être perçue comme le prolongement du rôle traditionnel du PATER FAMILIA.

Les hommes sont plus près de leurs enfants qu'auparavant mais il faudrait peut-être voir, comme le suggère Louise Vandelac, que de toutes les tâches liées à la vie de famille, celle ayant trait aux soins des enfants est la plus valorisée.(7) L'homme qui s'y adonne, même à l'occasion, devient vite très visible, est encouragé à le faire, compris et soutenu dans les difficultés qu'il rencontre. Les femmes, elles, se devraient de bien faire ça tout naturellement (l'« instinct », qu'on appelle!).

Ben alors, on avance ou on recule?

À l'heure où le mouvement des femmes connaît des reculs, où on nous suggère de mettre nos drapeaux en berne, de négocier notre place dans la société, il est tentant de se rabattre sur la famille pour y apprécier les changements survenus. Enfin, un terrain de lutte à notre mesure! Pourtant, il y a résistance au changement dans la famille comme ailleurs (peut-être plus qu'ailleurs) et la famille ouvrière ne fait pas exception à la règle. Comme notre lucidité est encore notre meilleur gage de réussite mieux vaut faire face que de crier inconsidérément victoire.

Andrée Pomerleau

3. Idem. 4. Idem.

5. Dans l'enquête menée par Vinet, Dufresne, Vézina, 70% des répondantes affirment que leur mari les aide régulièrement dans les soins quotidiens aux enfants. Il s'agirait là d'une participation remarquable puisque même Statistique Canada — qui ne peut être soupçonné de féminisme — reconnaît que de manière générale les femmes s'occupent trois fois plus de leurs enfants que les hommes.

6. Vinet, Dufresne, Vézina, « La condition féminine en milieu ouvrier », *ibid.*

7. À lire pour s'en convaincre, l'article de Louise Vandelac dans « Du travail et de l'amour », Vandelac, Bélisle, Gauthier, Pinard, Éditions coopératives Albert Saint-Martin de Montréal, 1985. 418 p.

MÈRE ET MONDE

Quel dilemme, en 1985, quand on décide de choisir la maternité! On a beau dire, mon cerveau n'aurait pas « tordu » la question à ce point il y a 20 ans! Conclusion: assume ton libre-choix ma vieille. . . Je vous expose donc les pensées tortueuses qui m'habitent.

Je vogue tranquillement, mais sûrement, vers la trentaine; quant à mon concubin, il trépigne de plaisir à la vue d'un bambin. En plus, ça va bien entre nous. Conséquemment, mon ventre me dit: « ben voyons, c'est le temps ou jamais, y faut pas trop attendre parce qu'après trente ans y paraît que c'est plus difficile », et patati et patata. . . Alors l'état d'urgence-bébé s'est décrété tout seul et ça me fout un de ces mal à l'angoisse. . .

Car j'ai oublié de vous dire que je travaille, étudie, milite à Marie-Géographie et, fais mes confitures. . . J'imagine aisément la scène boîte-à-lunch de la ruée matinale vers la garderie (en passant, y faudrait pas que j'oublie de réserver une place. . .)

Puis je me dis, « Du calme, j'en connais des femmes-toupies qui le font, pourquoi pas moi? En plus, je ne suis pas toute seule: futur-papa est là! . . . » Oui, mais il faut penser plus loin que son nez et voici le résultat de mes spéculations sur ce point:

Hypothèse 1

On s'aime toute la vie et on élève notre progéniture adorée dans la joie et la bonne humeur: peu probable en cette fin de XXe siècle.

Hypothèse 2

Futur-papa et moi on se tape mutuellement sur les nerfs. Il fout le camp et je reste « collée » avec bébé. Impensable! Futur-papa est un modèle « nouveau et amélioré ». . .



Illustration: Marlayne Tremblay

Hypothèse 3

Taratatam: La GARDE PARTAGÉE. Hé oui! Un jour sur deux, une semaine sur deux, un mois par-ci, par-là. Un bout de temps à « rusher », l'autre à s'ennuyer. Qui dit mieux? Et si je voulais déménager aux îles Seychelles? Vraiment incompatible.

Croyez-le ou non, même cette clairvoyance futuriste ne vient pas à bout de ce désir d'un irrationnel historique et culturel qui me chaouille les tripes.

Alors je passe aux considérations plus nobles: les ogives nucléaires suspendues au-dessus de nos têtes, la surpopulation à l'échelle interplanétaire, la violence et le « maraschme » économique. . . Quel gros lot pour la postérité!

Et quand je reviens sur le plancher des vaches, je me vois grosse, énorme, striée de vergetures avec un poupon en pleine crise dans les bras, ou encore vieille, seule, rabougrie, et en plus sans descendance. Quelle désolation! Bref, j'en conclus que je suis en proie à une grossesse nerveuse, qu'en dites-vous? . . .

Voilà le fruit de ma cogitation et sachez que j'en passe. La tête et les entrailles se livrent un dur combat. Le ventre a des raisons que la raison ne connaît pas. . . Enfin, on verra. . .

Colette Lavoie

solidaire

L'avortement en Ontario

RENCONTRE AVEC DES FÉMINISTES TOUT À FAIT REMARQUABLES

Toronto sur la carte c'est pas bien loin. Mais quand on s'y retrouve en vacances, c'est aussi passionnant que n'importe quelle autre métropole du bout du monde. Ce dont il est question ici c'est plus qu'un récit de voyage. C'est également celui d'une amitié entre femmes d'ici et de là-bas, dont le point de départ a été marqué lors de la journée internationale des femmes le 9 mars dernier. Patricia Antonishin était venue parler de la lutte que mènent les Torontoises pour le droit à l'avortement autour de la clinique du Dr Morgentaler.

Cela donnait le goût d'aller y voir de plus près. . . Avides, nous avons saisi l'occasion, appareil photo et magnétophone à la main, prêtes à tout, épluchant frénétiquement les affiches placardées au hasard des rues, notant ce qui nous apparaissait le plus intéressant à voir à l'intérieur de notre séjour.

Une visite riche en émotions

Patricia avait déjà organisé pour nous plusieurs rencontres avec des militantes du mouvement des femmes et de la lutte pour le libre choix. Avec elles nous avons refait l'histoire de cette lutte non encore terminée, échangé sur l'état du mouvement des femmes et de ses débats, fureté à la librairie des femmes, adressé des enveloppes en rigolant autour d'une bière. Dire qu'ici il y a des réunions



Entrée de la clinique du Dr Morgentaler.

Photo: Jacinthe Michaud

où on va à reculons.

Voyage rempli d'étonnement, de moments intenses comme lorsqu'à trois, nous sommes allées à la clinique par la ruelle, toujours escortées de deux militantes afin de mieux faire face au harcèlement pro-vie. Autour de nous, des hommes se pressent, portant d'immenses photos de fœtus ensanglantés et répétant sans cesse: « Vous avez une dernière chance de ne pas commettre un meurtre, nous pouvons vous aider, avez-vous besoin d'argent? Une dernière chance, une dernière chance, une dernière chance. . . » Ouf!

La lutte contre la loi fédérale

Ce sont les femmes du secteur de la santé qui, inquiètes de voir l'accès à l'avortement se détériorer en Ontario, se sont mobilisées les premières. Elles ont revendiqué auprès du gouvernement fédéral le retrait de sa loi datant déjà de 1969. Elles ont aussi réclamé du gouvernement ontarien l'élargissement de l'accès à l'avortement dans les hôpitaux et la création de cliniques d'avortement. Du type de celles qu'on trouve ici au Québec dans les centres de santé et les CLSC.

Ces stratégies ayant échoué, l'une de ces travailleuses de la santé, Carolyn Egan, nous raconte comment elles ont par la suite pris exemple sur la lutte qui avait été menée au Québec. « Nous avons décidé de combiner la volonté d'un homme de défier la loi en ouvrant une clinique et la création d'un mouvement large dirigé par le mouvement des femmes, décidé à défendre la clinique et à lutter pour le retrait de la loi. . . »



Carolyn Egan: militante à l'IWDC et travailleuse de la santé en planification des naissances.

Photos: Jacinthe Michaud

Forcer l'appui du NPD

C'est ainsi que l'OCAC (Coalition ontarienne pour les cliniques d'avortement) a vu le jour et qu'on a demandé au Dr Morgentaler d'ouvrir une clinique à Toronto. Parmi les militantes à l'origine de l'OCAC, plusieurs se définissent comme féministes et socialistes, pour la plupart membres d'un collectif du nom de Comité de la journée internationale des femmes (IWDC). Elles ont contribué à définir une nouvelle stratégie basée sur la mobilisation large plutôt que sur le lobbying, ainsi que sur une alliance avec le mouvement ouvrier. Elles se sont adressées entre autres au NPD pour le forcer à jouer le rôle qu'il prétend avoir, c'est-à-dire d'être le parti des travailleurs et des travailleuses.

Judy Rebick, porte parole de l'OCAC, nous apprend que la lutte à l'intérieur du NPD n'a pas été facile et a duré plusieurs années.

« La plupart des femmes au gouvernement ontarien sont contre notre lutte et, la position du chef du NPD, Bob Rea, est assez « terrible ». Mais finalement nous l'avons quand même emporté à la dernière convention. »



Judy Rebick et Patricia Antonishin porte-parole de l'OCAC.

La coalition

Les militantes de l'IWDC ont également contribué à situer la lutte dans le cadre plus global de la contraception, du contrôle de notre sexualité, de nos corps, afin de rejoindre les préoccupations des sages-femmes, des lesbiennes.

Cette coalition donc a été initiée et organisée par le mouvement des femmes. Les femmes de l'OCAC ont voulu avec l'appui d'autres mouvements sociaux, donner une voix à la majorité pro-choix en Ontario démontrée par les derniers sondages. Un vaste horizon de groupes anti-racistes, gais et lesbiens, ainsi que le mouvement syndical, les communautés immigrantes de même que la communauté artistique les ont rejointes en cours de route.

Nous avons fait part aux femmes à qui nous avons demandé une entrevue, de notre étonnement vis-à-vis la « jeunesse » des militantes. La plupart n'ont rejoint les rangs de l'OCAC que depuis six mois seulement, d'autres depuis un an. Par ailleurs, le tiers du mouvement serait formé de militantes lesbiennes pour qui le droit à l'avortement signifie la lutte pour le contrôle de nos corps.

L'avortement dans les hôpitaux

Présentement la cause du Dr. Morgentaler est en appel, à l'OCAC on s'attend à ce que le jugement soit rendu contre les femmes.

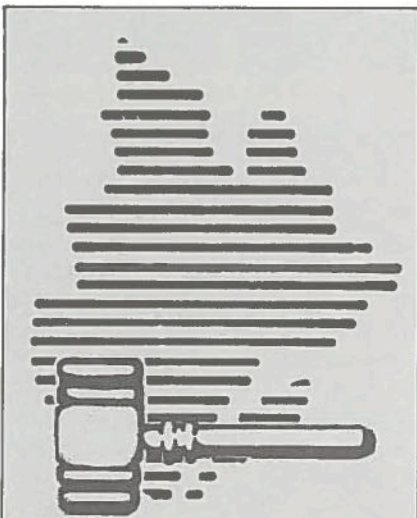


Nikki Coldony: membre de l'équipe des médecins pour le libre choix.

Alors, quelle sera la stratégie du nouveau gouvernement formé des libéraux et du NPD? « Il tentera de court-circuiter la lutte en élargissant l'accès aux hôpitaux » nous répond Judy Rebick. Avec Nikki Coldony de l'OCAC, nous comprenons davantage les conséquences d'une telle stratégie gouvernementale: « Nous ne pouvons pas être contre l'élargissement de l'accès dans les hôpitaux parce qu'il y aura toujours des femmes qui se sentiront plus en sécurité d'interrompre leur grossesse là. Mais nous devons tout de même être conscientes du danger que cela pose. Dans les centres hospitaliers, on utilise l'anesthésie générale avec tous les effets secondaires que cela comporte. Le personnel médical change souvent d'un département à l'autre et n'est donc pas forcément formé pour ce type d'intervention. Le suivi n'est pas le même que celui d'une clinique privée et ce qui est pire encore, les divers intervenants-tes médicaux-ales peuvent être farouchement contre l'avortement. De toute manière, le contrôle médical sur le choix des femmes serait maintenu à travers les comités thérapeutiques. Et cela diminuerait les chances de la lutte pour la remise en cause de la loi fédérale. »

Cette lutte que mènent les féministes torontoises ne peut se gagner qu'avec la participation des féministes du Québec. Ceci, on nous l'a répété plusieurs fois à l'intérieur de notre séjour. Le matin de notre départ, Patricia qui nous a été si chère tout au long de ces dix jours, nous raccompagne fidèlement à la gare. Notre façon de remercier celles et ceux qui nous ont accueillies, (Ann et Barry d'Alliance for socialist Action et Amber de l'OCAC), ce sera de ramener ici à notre tour l'exemple de leur lutte pour continuer la nôtre.

Geneviève Baril-Gingras
Jacinthe Michaud



NON, ÇA N'EST PAS RÉGLÉ AU QUÉBEC. . .

Un tribunal populaire parcourant le Canada et le Québec pour faire le procès de la loi canadienne criminalisant l'avortement. C'est ce qui a été décidé pour relancer la solidarité pan-canadienne entre les femmes qui luttent pour l'abrogation de la loi. Au Québec, à l'appel de plusieurs groupes (dont les centres de santé pour les femmes, certains syndicats, . . .) une coalition sera formée à l'automne pour développer les services existants d'avortement libre et gratuit et redonner souffle à la lutte pour le libre choix.

Arts martiaux aux États-Unis:

DE L'AUTO-DÉFENSE POLITIQUE

S'inscrire à un stage d'arts martiaux pour les femmes, au pays de Reagan, quelle idée? Et oser croire que ce stage puisse revêtir une quelconque orientation féministe. . .

Le 13 juin dernier, à Geneva, petite ville perdue au nord de l'état de New-York nous participions à un « special training 85 », le 4^e organisé par le « National Women's Martial Arts Federation » (NWMAF). Des femmes arrivent de tous les coins des USA; à peine 7 Québécoises parmi ces 450 Américaines. Une chaleur, une solidarité s'installe dans le hall d'inscription. Des étreintes, des rires, des discussions déjà.

« Est-ce qu'on va travailler fort étant donné qu'on est entre femmes? . . . ben voyons, qu'est-ce que tu dis là! Qu'est-ce que j'aurai l'air avec ma petite ceinture jaune? . . . tu ne seras pas la seule. Nous, parmi des athlètes, j'espère que ça ne sera pas toutes des armoires à glace. . . Sans commentaire. »

Un arc-en-ciel de ceintures

Dès le début, nous allons d'emblablement en emballement. Stimulées par tant de différences, tant d'arts

martiaux pratiqués par tant de femmes (judo, aikido, karaté, kung-fu, tai chi, etc), tant de couleurs, un arc-en-ciel de ceintures, des kimonos blancs, noirs, bleus. Mais surtout, on se sent en terrain ami, complice. Enfin, la pratique de notre art (le karaté) et nos idées féministes peuvent s'harmoniser, se compléter. Quel choc et quelle joie!

On n'est plus 3 filles pour 20 gars comme dans les écoles traditionnelles d'arts martiaux; on n'entend pas de farces sexistes; il n'y a pas de « Ti-Jos-connaissant-paternaliste » pour te faire sentir que t'es rien qu'une femme et que tu l'auras jamais l'affaire. Et surtout, on ne parle pas d'attaque de façon froide et abstraite, mais plutôt en connaissance de cause, puisque toutes, comme femmes, partageons les mêmes peurs, les mêmes angoisses, et souvent des expériences semblables.

La « NWMAF » existe depuis '70 et a comme objectif de regrouper les femmes qui pratique différents arts martiaux. Pour qu'elles partagent connaissances et habiletés, mais surtout pour encourager le plus grand nombre de femmes à pratiquer ces disciplines afin de se bâtir une force individuelle et collective.



Photo: Denise Genest

Des réflexions politiques en s'étirant

Au stage, l'entraînement commence à 6 h 30 pour se terminer vers 5 h, et le travail est sérieux. On peut apprendre des techniques de différents styles, élargir nos horizons. Très souvent, on assiste à des discussions sur le féminisme pendant le réchauffement, des réflexions politiques en s'étirant les muscles. Cependant, c'est surtout dans les ateliers qu'on a pu saisir les orientations politiques de la fédération. Atelier sur le Nicaragua: 2 ex-coopérantes relatent les cours d'auto-défense qu'elles ont montés pour aider les Nicaraguayennes à se défendre des contras. Ateliers sur la violence faite aux femmes dans les villes, sur les femmes âgées, sur l'auto-défense et la riposte verbale, etc.

Des pétitions circulent: contre l'apartheid, pour le maintien du droit à l'avortement, en appui à des femmes « exemples » qui se font poursuivre par la justice pour s'être trop bien (!!!) défendues contre leurs agresseurs. . . (Ça se peut-tu??), etc.

Les 4 jours passent en un clin d'oeil. Nous repartons la tête plus haute, les épaules plus droites. Avec l'image du mouvement des femmes tel qu'on se l'imaginait en peinture: des femmes de tous les âges, de toutes les couleurs. Des femmes qui respirent la force, qui ont des idées différentes mais qui en partagent une en commun: briser les attitudes et les sentiments qui font des femmes un sexe affaibli depuis des siècles.

L'ÉCOLE DE BROOKLYN POUR LES FEMMES

Il existe aux USA de nombreuses écoles d'Arts martiaux exclusivement réservées aux femmes. « Brooklyn Women's Martial Arts » est l'une d'entre elles.



Photo: Denise Genest

« Notre idée, dès le départ, a été d'offrir des cours de karaté à un nombre aussi grand que possible de femmes, mais surtout à celles qui en sont généralement exclues: les femmes pauvres, de couleur, les lesbiennes, celles qui ont des enfants, les femmes âgées. Nous fonctionnons avec une échelle de tarifs qui tient compte des revenus des femmes, de plus on offre un service de garde gratuit à chacun des cours », nous dit Annie Elman, l'une des instructrices.

Les cours ont pour but d'aider les femmes à mieux comprendre les causes et les manifestations de la violence dans la société, d'améliorer leur condition physique et d'être plus sûres d'elles-mêmes.


Elles avaient rempli un autobus pour venir à Special training 85. Impressionnantes par leurs différences. Mais belles et fortes.

Denise Genest
et Carole Gauthier

ET AU QUÉBEC

Au Québec, dans plusieurs écoles d'arts martiaux, on retrouve maintenant des cours d'auto-défense pour les femmes. Cependant, ils sont généralement axés sur la technique, et le volet réflexion-sensibilisation par rapport à la question des femmes n'existe pas. Émergence-Québec/Wendo offre des cours portant plutôt sur cet aspect, mais il existe peu de possibilités de suivi et de progression à long terme, pour celles qui veulent. À Montréal, il y a depuis un an « l'École de Karaté pour Femmes », ressemblant aux écoles américaines — et qui allie art martial et féminisme.

Même si beaucoup de femmes au Québec pratiquent les arts martiaux, nous sommes bien loin d'un mouvement ayant l'ampleur de celui de nos soeurs américaines. Pourtant, ici aussi, la peur et la violence existent.

Qui veut venir avec nous l'année prochaine? 

PRODUCTIONS AR'LETTE

SORTIR LA MUSIQUE DU SOUS-SOL

La musique est une forme d'expression privilégiée. Pourtant il reste que bien peu de musiciennes bénéficient de ce privilège. Bien sûr, il y eut une époque où les auteures-compositrices et les chansonnières faisaient rage dans les bars et cafés de Québec. Peut-être était-ce dû à la montée du nationalisme où le simple fait de chanter son pays et sa spécificité suffisait à enclencher une carrière. Toujours est-il qu'après le référendum, nous sommes restées avec un goût amer: nous cherchons toujours

la note, le mot qui éveilleront le public. En effet, par les temps qui courent, percer dans le domaine musical est de plus en plus laborieux. Des musiciennes de talent sont réduites à faire de la musique « de sous-sol », comme dilettantes, plutôt que de se lancer dans le « showbizz » à bride abattue.

Je me souviens de ma jeunesse où, déjà musicienne, je me donnais en spectacle seule devant mon miroir. . . J'ai toujours été mon meilleur public! (N'y voyez aucun narcissisme).



Illustration: Elsa Labbé

Par ailleurs, un des problèmes majeurs rencontrés par les musiciennes réside dans le fait que les gérants, producteurs, et autres individus du même genre hésitent à investir dans de nouvelles figures. Ils préfèrent miser sur des valeurs sûres mais ils y perdent beaucoup car le talent foisonne à Québec! Cependant, ce génie ne trouve pas toujours oreille à sa mesure et c'est ainsi que plusieurs musiciennes, telles les Claire St-Aubin, Marie Trudeau, Louise Sylvestre et Claire Piché se sont exilées à Montréal dans l'espoir d'avoir un auditoire plus vaste. D'autres poursuivent leurs études en musique ou font des « back vocals » comme dirait Clémence. Bien entendu il reste les 5 à 7, ou les spectacles dans les bars. Toutefois, ce rythme de vie assèche rapidement une musicienne en lui pompant toute son énergie. La plupart d'entre elles m'ont avoué qu'elle ne peuvent vivre décemment de leur art. Peut-être est-ce dû au fait que les artistes ne sont pas forcément des gens d'affaires et ne réussissent pas à entrer en contact avec les gens qui génèrent l'argent. Quoiqu'il en soit, une femme qui veut entrer dans le monde du spectacle rencontre de nombreuses résistances. L'une d'entre elles consiste à être femme. Les magnats de la musique ne semblent pas avoir confiance en elles. J'ai en mémoire la douloureuse expérience vécue par Québec Aimée à l'automne 1983, quand elle voulut produire elle-même son spectacle. Elle y a englouti toutes ses économies, soit 5 000 \$, dans la production, la réalisation et la publicité sans toutefois remporter le succès escompté. Ce fut sa première et dernière expérience en tant qu'auto-productrice. En un mot, il faudrait être professionnelle avant d'avoir appris à l'être! Il faut dire aussi que nous semblons nous limiter à des occasions telles les 8 Mars, les Marches dans la nuit, pour produire nos musiciennes. D'autres événements majeurs contribuent à nous faire connaître mais ils sont hélas trop souvent, sans lendemain.

Un bottin?

En attendant la renommée, nous pourrions contribuer à sortir de l'anonymat nos musiciennes. Que diriez-vous d'un bottin des musiciennes de Québec? Si certaines d'entre vous se sont reconnues, entrez en contact avec la collective Marie-Géographie qui veillera à acheminer le courrier. Je suis persuadée qu'avec un tel outil, l'isolement que vivent nos musiciennes serait moins dévastateur. Nous chercherions moins les vedettes de l'extérieur, en puisant à même notre banque de talents. Le problème de recrutement qui se renouvelle à chaque fois que nous posons un geste ou faisons une fête en serait d'autant amoindri.

Avec l'espérance que tout ceci se réalise, je me permets de rêver au jour où nous sortirons nos instruments pour revendiquer le plein emploi de nos musiciennes!



Sylvie Jobin

CRITIQUE-ATOUT

Le beau cri durable d'une maternité poétique

Michèle Proulx, *Le Cri durable*, Poésie Leméac, 1981, 59 pages.

Écrire sur la maternité — et par surcroît se risquer à le faire en adoptant la forme poétique — c'est presque se condamner à zigzaguer vertigineusement pour éviter les pièges les plus courants, du genre déification de la Super Matrice ou, à l'autre extrême, nounouneries rose bonbon sur le thème du beau ti-bebé. Pas simple, pas simple...

Conçus par Michèle Proulx, alors qu'elle était, selon sa propre expression, « très enceinte », les textes du *Cri durable* s'insinuent très habilement et fort bellement entre ces pièges sans jamais — ou presque — venir s'y prendre. Presque, parce qu'à l'occasion ils ont un tout petit quelque chose d'oppressant, comme si on y sentait un rien trop de complaisance à

s'immerger dans les eaux utérines, les yeux clos sur un monde attentif seulement à son propre écho. Mais ça ne dure jamais que le temps d'un battement de cœur, que celui d'un soupir d'agacement. Et vite, on remonte, on passe à autre chose. La bulle crève, quelqu'une émerge, nue, qui secoue ses cheveux avec un rire de défi et s'en vient danser sur les eaux, son petit bien arrimé aux flancs. C'est la mer partout. Omniprésente aussi, une sensualité riche, aiguë qui trouve ses racines aussi bien dans l'exploration ravie et attentive du corps de l'autre que dans la jouissance étonnée et précieuse de sentir la vie faire son chemin tout au centre de soi.

Prix Octave-Crémazie 1981, le *Cri durable* est le second recueil de Michèle Proulx, auteure de la région de Québec (le premier avait mérité une mention lors du même concours, l'année précédente). À se procurer pour le plaisir d'assister, en complice, à la double gestation de l'être de chair et du poème. Et pour la beauté-phare de certaines images:

*« je dis nous sommes des nageuses
toutes chairs heureuses pour la grande
salaison venues de très loin si près
de l'alliance »*

Hélène Lèvesque

Quand les femmes luttent contre la censure

« Women against censorship », par Varda Burstyn et al., chez Douglas et McIntyre, Toronto, 1985.

Pour sauver l'Ontario de l'obscénité (...), le film anti-porno de Bonny Klein *« Not a love story »* a été censuré. Comment alors lutter contre la porno si l'État a le pouvoir de censurer tant les publications pornographiques que les œuvres féministes et l'expression de sexualités qui ne sont ni celles bénies par le pape ni celles des romans *Harlequin*? C'est la question à laquelle des auteures féministes, socialistes, lesbiennes, militantes pour les libertés civiles, ont répondu avec la publication de *« Women against censorship »*. Un débat passionnant...

Geneviève Baril-Gingras

Moi, ta mère

Christine Collange,
Fayard, Paris,
mars 1985.



Il s'agit d'un livre qui traite avec humour et vérité les relations pas toujours faciles que nous vivons avec les adolescentes-ts. Un livre à lire et à donner en cadeau à nos amies qui vivent avec des jeunes.

Une bonne lecture pour un jour de pluie... et un encouragement quand comme parent on se trouve confronté à des situations difficiles.

Mili Castro

Jusqu'à un certain point

Réalisation Tomas Gutierrez Alea,
Cuba, 1983.

Je suis pour l'égalité entre les hommes et les femmes mais... « jusqu'à un certain point ». Et voilà que commence le film cubain présenté au cinéma Cartier dans le cadre du Festival « Images de l'Autre Amérique » cet automne.

Fiction-réalité: deux éléments qui vont jusqu'à la fin nous montrer comment, dans un pays où il y a eu un changement de société, les différences persistent entre les hommes et les femmes.

On y voit que le « machisme » se trouve intégré dans la vie de tous les jours. C'est un film qui exprime avec franchise que, tant en milieu ouvrier qu'intellectuel, nous pouvons retrouver ce type de chauvinisme mâle. À l'intérieur de cette histoire une relation d'amour se produit entre une travailleuse du port et le réalisateur du film. Quelle sera la fin? ... Je vous conseille d'aller la découvrir!

Ce film me semble apporter des éléments de réflexion communs à Cuba et à d'autres pays latino-américains. Et surtout que les copains de Québec ne sortent pas de la salle de cinéma en disant « qu'ici ce n'est pas pareil! »

Mili Castro



La Fougèreuse

S'INFORMER POUR APPRENDRE ET CRÉER...

Bottin des ressources accessibles aux femmes du territoire Lévis-Beauce-Bellechasse qui sont à la recherche d'informations en éducation, lois, violence, travail, santé, loisirs, associations et groupes de femmes, services publics et gouvernementaux. Plus qu'une liste d'adresses, c'est un véritable outil de formation et de réflexion pour les femmes de notre milieu.

Pour information, s'adresser au Service de l'éducation des adultes de la Commission scolaire régionale Louis-Fréchette, auprès de Madame Angèle Aubin à 837-0241.

C.D.

DÉLICES DES MONDES

L'idée de fonder une coopérative de restauration multi-ethnique vient d'un groupe de femmes immigrantes ayant participé à un projet parrainé par le Centre International des Femmes de Québec (CIFQ.).

Depuis l'été '84, 4 membres ont démarré la coop et offrent à la population de Québec les mets typiques d'environ 12 pays. Les menus sont à des prix très abordables!

Service de traiteurs Multi-Ethnique
Coop « Délices des mondes »
281, de la Couronne, Québec
G1K 6E2
Tél.: 648-9248

Rencontres



Femmes

et

Solidarité Internationale

Le 5e Monde est un collectif féministe de Québec qui travaille depuis bientôt quatre ans à développer la solidarité entre les femmes québécoises et les femmes du Tiers-Monde.

Comme l'an dernier, le 5e Monde organise cet automne une série de rencontres thématiques. Ces rencontres auront lieu toutes les trois semaines, le jeudi à 19h30, du 26 septembre au 12 décembre, au 454 Caron.

Nous invitons les femmes intéressées à venir se joindre à nous pour faire de ces rencontres un lieu d'échanges et d'auto-formation, et dans le but de renforcer nos actes de solidarité. **Bienvenue à toutes.**

FÉLIBRE

Collective d'intervention lesbienne

La collective FELIBRE a vu le jour à l'automne '84, suite à un café-rencontre organisé par le groupe gai de l'Université Laval ainsi que par le groupe d'étudiantes-ts homophiles du Cegep Limoilou.

C'est une collective autonome, exclusivement lesbienne et indépendante de toute institution, créée dans le but de répondre aux besoins de la communauté lesbienne de Québec et des environs. Toute lesbienne désireuse de s'intégrer à la collective est la bienvenue. **Information:**

Félibre
C.P. 1125, Haute-Ville
Québec,
G1R 4U2
Tél.: 683-5003 Louise
524-4161 Claudette

DE NOUVELLES ÉNERGIES

Si la violence faite aux femmes vous répugne, et que le militantisme vous intéresse... Viol-Secours a besoin de nouvelles énergies! Collective de femmes travaillant dans une perspective féministe, Viol-Secours offre en septembre et janvier de chaque année un programme de formation de 9 semaines (3 heures par semaine). Soutien aux femmes agressées, sensibilisation et dénonciation, relations publiques, gestion financière, documentation et recherche. Pour plus d'informations, vous contactez le 692-2252.

D.G.

LES PIEDS MOUILLÉS LE NEZ BOUCHÉ JOIGNEZ-VOUS À L'ÉPIDÉMIE ABONNEZ-VOUS À ...

Marie-Géographie, le périodique féministe
et socialiste qui traite de l'actualité régionale:
informations locales, nouvelles, dossiers, débats,
analyses. . .



LE VIRUS COURT TOUJOURS
LE SAVIEZ-VOUS ?

BON D'ABONNEMENT

- | | | | |
|--|----------|--------------------------------|--|
| <input type="checkbox"/> abonnement 3 numéros | 6,00 \$ | les anciens numéros se vendent | |
| <input type="checkbox"/> abonnement de soutien | 12,00 \$ | 2,50 \$ l'unité | 1 <input type="checkbox"/> 2 <input type="checkbox"/> 3 <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> institution | 12,00 \$ | | |

À partir du numéro _____

Montant: _____

- comptant
 chèque
 mandat

NOM: _____

ADRESSE: _____

_____ CODE POSTAL: _____

TÉLÉPHONE: _____

Envoyez votre chèque ou mandat-poste à:
Marie-Géographie C.P. 3095, Succ. St-Roch Québec, P.Q. G1K 6X9